

Russie

Elles seront fidèles à Poutine

Elles sont agent immobilier, secrétaire ou politicienne et, comme une probable majorité de femmes en Russie, où elles représentent 60 % de l'électorat, voteront pour l'actuel résident du Kremlin, le 18 mars, au premier tour de l'élection présidentielle. *Marie Claire* est allé leur demander ce que Vladimir Poutine incarne pour elles, et ce qu'elles attendent de lui. Par Hadrien Gosset-Bernheim. Photos Yuri Kozyrev.

A Yalta, en Crimée, des jeunes filles près d'un stand de tir. Pendant plusieurs mois, Yuri Kozyrev a sillonné la Russie pour photographier sa jeunesse à l'approche de l'élection présidentielle.

YURI KOZYREV/NOOR



En haut à gauche: Olga, issue d'une famille « typique de l'intelligentsia moscovite », votera Poutine « sans conviction ». A droite et en bas à gauche: les plus jeunes, peu concernées par le scrutin et qui n'ont connu que l'actuel président, n'en imaginent pas un autre. Le taux d'abstention s'annonce élevé.



Personne n'a songé à activer le son du téléviseur, et c'est très bien ainsi. Sur l'écran muet accroché au-dessus de l'étagère où sont exposés des vernis à ongles, les plans de l'impavide visage présidentiel alternent donc avec ceux des gesticulations frénétiques de mille six cents journalistes cherchant à attirer son attention. C'est sans doute sous cette forme pantomimique que le message subliminal de la conférence de presse annuelle de Vladimir Poutine – un show de quatre heures – est le plus saisissant: «Je suis le sang froid incarné, un roc dans la tempête», semblent dire les images, auxquelles les clientes de Manukuroff ne prêtent guère attention. En cette fin d'après-midi d'hiver, bercé par le chuchotement des conversations, le ronronnement de la ponceuse à ongles et le bruit des tasses de thé noir que l'on repose sur leurs soucoupes, il fait délicieusement bon dans ce salon de beauté du centre de Moscou. Alors pourquoi s'embêter avec la politique puisque, de toute façon, Vladimir Poutine emportera sans coup férir l'élection présidentielle de mars prochain? Les sondages prédisent en effet plus de 60 % des intentions de vote à l'actuel président russe, qui brigue un quatrième mandat, ne laissant guère de doute sur l'issue d'un scrutin où les autres candidats sont destinés à jouer les faire-valoir. Moscou est une ville gigantesque, une mégalopole peuplée de plus de douze millions de personnes, trépidante et dure, dont les habitantes sont réputées pour le soin qu'elles portent à leur apparence autant que pour leur aptitude à affronter l'adversité. Quant

au maître du Kremlin, on a beaucoup glosé sur son goût pour les mises en scène viriles: Vladimir pêchant torse nu, Vladimir judoka, Vladimir soignant un tigre, etc. Ces deux éléments sont liés, et au-delà de la lourde propagande d'Etat et de la chape de plomb pesant sur l'opposition, le pouvoir du président russe s'appuie en grande partie sur le soutien des femmes, qui représentent 60 % de l'électorat.

Une barre d'immeuble mal fichue Les années 90 avaient mal commencé pour Irina Dempkina. Elle venait de divorcer, se retrouvait seule avec deux jeunes enfants, et il n'y avait rien dans les magasins. On ne comprend pas la Russie actuelle si l'on ignore le traumatisme de la crise économique qui a accompagné la fin du communisme et la désintégration de l'ex-Urss, en 1991. Habités au rythme lent mais rassurant du système soviétique, les Russes se sont soudain retrouvés livrés à eux-mêmes. Quelques-uns, plus avides ou plus malins, en ont profité pour bâtir d'immenses fortunes, mais pour l'immense majorité il s'agissait d'abord de trouver de quoi subsister. «On faisait la queue sans même savoir pour quoi, au cas où il y aurait quelque chose à manger», raconte-t-elle en poussant la table chargée de douceurs qu'elle a préparées pour ses invités. Les choses, heureusement, ont fini par s'arranger, pour elle comme pour ses concitoyens. A 57 ans, Irina fait désormais partie de la classe moyenne – «la masse grise», comme elle dit en riant. Elle vit dans →



En haut: Irina est reconnaissante à Poutine pour les années de prospérité qui ont suivi la crise des années 90.
En bas: pour ces jeunes de l'académie des filles officiers de Moscou, l'ambiance des bals de l'ancienne cour impériale est un élément de cette identité russe exaltée par le Kremlin.

une «krouchtchevka», barre d'immeuble mal fichue et promise à la destruction par la mairie de Moscou, mais possède une datcha de vacances à une heure de train de la capitale. Et son travail de technicienne sténographe lui laisse suffisamment de temps libre pour aller à la piscine et s'occuper de sa fille. Elle s'estime surtout «chanceuse» d'avoir connu l'amour en la personne de Nikolai, son second mari, mort en mars dernier et dont le portrait trône dans le salon du petit appartement. Un quart de siècle de bonheur conjugal placé en grande partie sous le règne de Vladimir Poutine, qui a débuté en 2000. Pour Irina, les deux sont liés: elle votera donc Poutine.

Olga Kounelskaya aussi s'appête à donner sa voix au maître du Kremlin. «*Sans enthousiasme*», mais en partant du principe que si l'on sait ce qu'on risque de perdre, on ignore toujours ce qu'on pourrait gagner. Au moins, Poutine n'a-t-il, pour l'instant, jamais cédé aux démons de l'antisémitisme d'Etat, cette maladie des autocrates russes, des tsars à Staline. On l'aura compris, cette sexagénaire est juive. Ce détail généalogique a son importance: à l'époque soviétique, la plupart des universités étant fermées à ses coreligionnaires, Olga n'a eu d'autre choix que la médecine ou la chimie. Sa mère et sa sœur ont opté pour la première, elle, pour la seconde; discipline qu'elle finira par enseigner à la faculté. «*Une famille typique de l'intelligentsia moscovite*», comme elle dit avec fierté, où l'on place au-dessus de tout la culture et les études. Ces valeurs s'étant totalement démonétisées durant la crise des années 90, Olga Kounelskaya s'est reconvertie dans l'immobilier, profitant du mouvement de privatisation des logements. Avec un certain succès, à en croire le quartier où elle habite, dans l'ouest de Moscou, à proximité de la station de métro Ouniversitet.

Rien de bien flamboyant, surtout sous la neige, mais les immeubles brejnéviens, réputés pour la qualité de leurs matériaux, et les nombreux universitaires du voisinage en font une adresse recherchée. L'instinct et le souvenir d'un grand-père exécuté en 1938, durant les purges staliniennes, ne devraient-ils pourtant pas la tenir éloignée d'un Poutine dont les dérives autoritaires sont régulièrement dénoncées? Liberté d'expression muselée, opposition politique interdite de facto, président tout-puissant, corruption généralisée et journalistes harcelés... Mais de même qu'elle se demande parfois si elle n'aurait pas dû faire comme nombre de ses proches, partis s'installer en Israël ou aux Etats-Unis, Olga rechigne à franchir le pas: «*Le changement me fait peur, c'est sans doute un défaut.*» Des doutes, en revanche, Natalia Poklonskaïa n'en a aucun. En 2014, au plus fort de la crise russo-ukrai-

nienne, la jeune femme, alors âgée de 34 ans, avait été propulsée procureure générale de la République de Crimée. Son rôle dans l'annexion de la presqu'île par la Russie, autant que le contraste entre son visage de poupée et l'uniforme d'apparat qu'elle portait alors, lui a valu une renommée internationale ainsi qu'une inscription sur la liste noire de l'Union européenne. L'hiver, on se déchausse en entrant chez les Russes: c'est donc apprêtée mais en collant que celle qui est désormais députée du parti présidentiel, Russie unie, à la Douma d'Etat, nous reçoit dans l'un de ces appartements de fonction impersonnel réservés à la nomenklatura moscovite. Entourée d'une équipe pléthorique de conseillers et gardes du corps – en chaussettes, eux aussi –, la parlementaire n'en paraît que plus menue. «*J'adore Moscou, mais c'est une ville très intense. Il faut s'y habituer*», commence-t-elle, posée sur le bord d'un fauteuil, jambes et mains nouées. Ne pas se fier à ses airs de timide provinciale: Natalia Poklonskaïa est une dame de fer, soutien enthousiaste de l'emprise grandissante de l'Eglise orthodoxe sur la sphère publique. L'entretien terminé, elle rejoindra la datcha, à deux heures de route de la capitale, où elle vit avec sa mère et sa fille.

Le retour de la Sainte Russie Trois générations sous le même toit, pas d'homme: un schéma familial bien peu en phase avec le retour aux valeurs patriarcales encouragées par le Kremlin mais semblable au sort de nombreuses Russes obligées de supporter seules charges professionnelles et domestiques. «*Chez nous, les hommes vivent souvent dans le fantasme du héros prêt à se sacrifier pour la patrie. En réalité, ils sont totalement irresponsables et désinvestis de la vie du foyer*, rappelait le politologue Dimitri Orechkin. *Les femmes sont reconnaissantes à Poutine de leur offrir un modèle inverse: il est fort, se préoccupe du pays et ne boit pas.*»

En admettant qu'un référent masculin soit absolument nécessaire, c'est plus avant dans la tumultueuse histoire russe que Natalia Poklonskaïa est allée chercher le sien: Nicolas II, dernier tsar de la dynastie des Romanov, exécuté avec sa famille par les bolcheviks en 1918, et dont elle tient à nous offrir une épaisse hagiographie. Eriger en modèle ce souverain au bilan très contesté, c'est implicitement prôner le retour de la Sainte Russie et de la vieille alliance entre le trône et l'Eglise. «*La Russie est la patrie de la foi. Grâce à la protection divine, nous avons toujours trouvé la force de surmonter les épreuves de notre histoire*», assure la jeune députée, soudain enthousiaste. Et Poutine dans tout ça? «*Notre président continue l'œuvre du tsar Nicolas II.*» CQFD. →



La députée Natalia Poklonskaïa est l'une de celles qui, par petites touches, légitiment le retour à la vieille alliance du trône et de l'Église, au nom du caractère « divin » de la Russie. Selon elle, Vladimir Poutine poursuit l'œuvre de Nicolas II, dernier tsar de la dynastie Romanov, canonisé par l'Église orthodoxe.

Au moins la Russie s'épargne-t-elle les discussions sur la laïcité. C'est simple : de retour en force après des décennies de bannissement communiste, la religiosité est dans l'air du temps. Omniprésente. Aussi bien au Kremlin, où le Président a fait savoir qu'il avait reçu le baptême, que chez les particuliers, où l'on expose fièrement ses icônes dans le salon. Chez Marina Levachova, elles participent même, avec les canapés moelleux, les grandes bibliothèques et l'éclairage tamisé, à l'atmosphère raffinée de l'appartement du très central quartier de Plushikha. «*Je prie tous les jours pour le président Poutine*», assure la maîtresse de maison. Pour le coup, c'est sans doute un peu exagéré, mais cela colle avec son genre bohème chic.

Un pouvoir d'achat en baisse Ancienne journaliste de mode réputée, Marina fait désormais profession de muse. Sa conversion à la mystique du poutinisme triomphant fait certes tiquer ses amis libéraux et artistes mais, elle en est certaine, «*ils y viendront eux aussi*». «*La nouvelle élite russe est très différente de la précédente, qui ne pensait qu'à faire de l'argent : ce qui l'intéresse, c'est la création*», assure-t-elle. Une Russie moderne et (dé)connectée dont Marina voit la preuve dans la conversion, selon elle, de Moscou aux standards des grandes capitales mondialisées. Après tout, un selfie posté sur Instagram depuis la place Rouge, au pied des murailles du Kremlin où affluent tous les peuples de l'empire russe, en vaut bien un autre sur les Champs-Élysées.

Mais l'habitant des centres-villes et celui des périphéries laborieuses ont des préoccupations bien différentes. La modernisation de la capitale, Ekaterina Katacheva, 38 ans, voit ça de loin, entre deux métros. Ce qui la préoccupe c'est la baisse de 10 % chaque année de son pouvoir d'achat, ainsi que les quatre heures quotidiennes de transports en commun pour aller et revenir de son travail d'infirmière. Ce jour-là, en la raccompagnant en voiture depuis Moscou, on avait soulagé un peu sa fatigue, échappant par chance au monstrueux embouteillage qui étouffe en permanence la capitale. Ekaterina habite au diable vauvert, au dernier étage d'un immeuble décati d'Aprilevka, morne banlieue couverte de neige sale sur la route qui file vers Kiev.

En revanche, dans l'appartement qu'elle partage avec sa mère et son fils, Nikita, tout est rangé, astiqué, et le thé prêt à être servi. Comme elle ne voit pas très bien qui pourrait remplacer le président sortant, elle le soutient par défaut. Pas pour la grandeur retrouvée de la mère patrie ou la lutte contre le « fascisme ukrainien », que le Kremlin met en avant et dont elle se fiche. Elle, elle voudrait devenir propriétaire d'une maison, pouvoir prendre des vacances et qu'il n'y ait pas de guerre. Ce qui ne l'empêche pas de souhaiter que, l'âge venu, Nikita fasse son service militaire. «*Pour la discipline et l'environnement masculin*, dit Ekaterina, pas gênée par le paradoxe. *Il lui manque une figure paternelle.*» L'adolescent hausse les épaules : il a 15 ans et n'a jamais connu d'autre dirigeant que Vladimir Vladimirovitch Poutine.

— H. G. - B.